

maine, qui peux-tu craindre, lorsque dans les plus grands périls le Dieu qui te protège, arme tes ennemis mêmes pour ta défense, les fait vaincre pour toi, et les oblige à conduire ton char de triomphe?

Concluons qu'il ne faut pas trembler pour l'Église qui ne peut périr; mais tremblons pour ses ennemis; tremblons pour les enfans rebelles qui déchirent son sein; tremblons pour nous-mêmes, si nous ne sommes pas assez fidèles à ses lois, ni assez dociles à ses salutaires leçons; et pour fruit de ce discours, redoublons de respect et d'amour pour cette sainte mère de tous les élus, qui, militante et affligée ici-bas, sera éternellement triomphante et glorieuse dans le ciel, où vous conduit le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

SERMON

SUR LA

DIVINITÉ DE LA RELIGION

CHRÉTIENNE,

PROUVÉE PAR SES MYSTÈRES;

POUR

LA FÊTE DE LA TRÈS SAINTE-TRINITÉ.

Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est.

Nous prêchons la sagesse de Dieu, cachée dans un mystère. (I. Cor. II, 7.)

CE mystère où la profonde sagesse de Dieu, se cachant sous des voiles impénétrables à la superbe raison, se manifeste à l'humble foi, c'est la religion chrétienne, mes chers Auditeurs; laquelle n'étant tout entière qu'un immense tissu de mystères incompréhensibles et divins, est appelée ici le mystère par excellence, comme elle est souvent désignée dans l'Évangile sous le nom de mystère du royaume des cieux. L'esprit de l'homme si borné et si aveugle, ne devait pas s'étonner que les secrets d'une intelli-

gence infinie, révélés par pure grâce à sa faiblesse, lui offrissent des profondeurs qu'il ne pût pénétrer. Il devait accepter avec reconnaissance cette communication des lumières divines, et adorer, dans un sentiment de respectueuse crainte, les ombres sacrées qui les environnaient. Mais ce n'est pas là ce qu'inspire l'orgueil : il aime mieux blasphémer ce qu'il ignore, que se courber devant des vérités qu'il ne peut comprendre. Comme donc notre siècle est éminemment celui de l'orgueil, il devait être aussi le siècle de l'incrédulité, et il ne faut pas être surpris que les mystères sublimes du christianisme ne soient à ses yeux que ce qu'ils furent autrefois à ceux du juif et du païen, un scandale et une folie : sainte et heureuse folie dont nous ne rougissons point ! nous y mettons notre gloire au contraire ; et plus les objets de notre foi surpassent notre intelligence, plus nous faisons profession de les vénérer et de les croire. C'est ce qui excite les dédains d'une profane et audacieuse philosophie ; c'est ce qu'elle traite de crédulité puérile, de lâche abandon des droits les plus incontestables, selon elle, de la raison humaine. Mais ces grands mots ne nous effraient pas ; non contents de mépriser d'injustes reproches, nous entreprenons de les repousser victorieusement aujourd'hui, et de renverser la base même de l'incrédulité, en montrant que rien ne sied mieux, que rien n'est plus essentiel à une religion divine, que des dogmes incompréhensibles ; ainsi nous ne venons pas justifier tel ou tel mystère en particulier, mais venger tous les mystères à la fois, et tourner contre les ennemis de la révélation la plus ordinaire objection qu'ils nous opposent.

Voici donc notre dessein, qui nous fournira le sujet de ce discours : l'incompréhensibilité des mystères ne prouve rien contre la divinité de la religion, premier point, et sujet du premier discours que vous allez entendre ; l'incompréhensibilité des mystères prouve beaucoup pour la divinité de la religion, se-

cond point, et sujet d'un second discours que vous serez invités à entendre une autre fois (1).

Avant d'entrer en matière, nous ne pouvons nous empêcher de gémir profondément et de déplorer la condition des prédicateurs de ce siècle. Ah ! mes chers Auditeurs, lorsque nos pères s'assembloient dans le lieu saint aux jours solennels, les orateurs chrétiens ne montoient pas dans les chaires pour justifier et défendre les dogmes sacrés de la foi ; mais pour les proposer à la pieuse vénération, à la reconnaissance et à l'amour du peuple fidèle qui les écoutait. Qu'il était doux alors d'exercer ce ministère divin de la parole, et de répandre dans les âmes bien préparées, avec la doctrine de vérité et de salut, les vives lumières et les consolations abondantes dont elle est la source ? Mais maintenant, hélas ! où en sommes-nous réduits ? Après dix-huit siècles de christianisme, nous venons annoncer Jésus-Christ aux enfans de son Eglise, presque comme un Dieu étranger et inconnu ; prouver de nouveau ce que tant d'oracles et de prodiges, le sang de tant de martyrs, la conversion de tout un monde idolâtre, et le respect des générations a prouvé et consacré depuis si long-temps ; réfuter encore des sophismes mille fois réfutés et confondus, et parler, au sein de la catholicité, un langage qui ne semblerait convenir qu'au milieu des nations infidèles. Grand Dieu ! quand cessera donc enfin ce combat du mensonge contre la vérité, et des ténèbres contre la lumière ? Quand pourrons-nous, laissant de tristes et arides discussions, nous entretenir de la sagesse avec les parfaits, et chercher dans votre parole sainte, non de quoi confondre l'audace de l'impiété, mais de quoi consoler la foi, et nourrir l'espérance d'un troupeau docile à votre voix, et avide de vos célestes promesses ? O Marie, priez pour nous ! — *Ave, Maria.*

Pour que l'incompréhensibilité des mystères fût un préjugé légitime contre la divinité de la religion,

(1) Ce second Discours n'a point été retrouvé.

il faudrait qu'on pût prouver, ou qu'il n'existe point de vérités incompréhensibles à l'homme, ou que Dieu n'a pas le droit d'exiger de l'homme la croyance de vérités qu'il ne comprend pas, ou enfin, que les mystères du christianisme ne sont pas, comme nous l'enseignons, des vérités incompréhensibles; mais, comme les blasphémateurs osent le dire, des faussetés et des erreurs cachées sous un voile respectable et sacré. Or, non-seulement on ne prouvera jamais aucune de ces trois propositions, mais il n'en est pas une qui se puisse raisonnablement soutenir un seul instant, comme vous allez le reconnaître avec moi.

Et d'abord, quel paradoxe insensé ne serait-ce pas de prétendre, qu'il n'existe point de vérités supérieures à l'intelligence de l'homme, ou, ce qui est la même chose, que l'intelligence de l'homme est universelle et infinie comme celle de Dieu! O homme, quelle que soit votre présomption et votre orgueil, c'est à votre propre jugement que j'en appelle. De quel côté que vous tourniez vos regards, soit que vous les fixiez sur vous-même ou sur les objets qui vous environnent; que vous les éleviez au-dessus de vous, ou que vous les abaissiez à vos pieds, ne rencontrez-vous pas de toutes parts des bornes qui vous arrêtent, où des profondeurs et des abîmes qui vous épouvantent? Abîmes premièrement au-dedans de vous-même. Si vous connaissez toutes choses, vous devez sans doute vous connaître. Répondez-moi donc, de grâce : qu'êtes-vous? Et pour commencer par ce qu'il y a en vous de plus noble, qu'est-ce que cette substance qui veut, pense, délibère, agit en vous, qui est le principe de la sensibilité, du mouvement et de la vie, votre âme, en un mot? Rien ne vous est plus présent, plus intime; c'est pour ainsi dire le fond de votre être, c'est vous-même. Eh bien, qu'est-ce, encore une fois, que cette substance? Essayez de la saisir par la pensée, de l'examiner, de l'approfondir; et dites enfin nettement ce qu'elle est? Vous ne pou-

vez, et vous voilà arrêté dès le premier pas. Cherchez en vous le lieu où votre mémoire rassemble et garde comme en dépôt les trésors du passé, c'est-à-dire un amas immense d'idées, de faits, de connaissances, de souvenirs, qu'elle tient sans cesse à votre disposition, sans que vous puissiez vous apercevoir d'où elle les tire à toute heure, pour vous les présenter. Quel mystère que cette mémoire! et votre volonté, votre imagination, votre raison elle-même, qui est votre faculté de connaître et de comprendre, la comprenez-vous? Et cette multitude innombrable de réflexions, de sentimens, de désirs, de craintes, de goûts, d'aversion, qui naissent en vous à chaque instant, qui se succèdent avec une si étonnante rapidité, qui vous occupent, vous amusent, vous affligent, vous réjouissent, vous agitent ou vous tourmentent, concevez-vous bien ce qu'elles sont, et pourriez-vous m'en expliquer la nature? Ne vous laissez point de mes questions. Ce que vous savez avec le plus de certitude, ce que vous sentez le plus intimement, c'est que vous vivez; mais qu'est-ce que votre vie? Ce n'est pas la simple existence, car les choses inanimées ne vivent point, et elles existent; ce n'est pas la pensée, car il y a des êtres qui vivent, et ne pensent point; ce n'est pas le mouvement, car le monde se meut, et l'on ne pourrait sans délire lui attribuer la vie; ce n'est pas enfin le sentiment, car il est des états où l'on cesse de sentir, sans cesser de vivre. Qu'est-ce donc que votre vie? quelle notion précise en avez-vous? Quoi! vous ne pouvez répondre; et c'est encore là pour vous un abîme! Passons à ce qu'il y a dans votre être de palpable et de matériel, et voyons si vous y trouverez moins de problèmes insolubles. Est-il un seul de vos sens, ou de vos moindres organes, qui n'étonne et ne confonde votre esprit, je ne dis pas par quelque merveille, mais par une foule de merveilles inexplicables? Ce pouvoir si absolu que vous avez sur vos membres, vous ne savez ni d'où il vous vient ni en quoi il

consiste, ni comment votre volonté s'y prend pour l'exercer. Tous ces ressorts admirables, distribués dans toutes les parties de votre corps, et qui les font mouvoir avec tant de facilité et en tant de manières différentes, vous ne les avez jamais vus, vous n'en connaissez ni la position, ni le nombre, ni le jeu si compliqué, ni les combinaisons si diverses. Comment donc vous en faites-vous obéir si ponctuellement, et trouvez-vous, à point nommé, chacun d'eux, pour lui imprimer l'action qu'il vous plaît? Je ne le comprend pas, me dites-vous; je veux, et tout se fait; j'ignore le reste; et c'est pour moi, comme pour le savant qui a le mieux étudié la structure du cors humain, un mystère impénétrable. Que de mystères déjà, mon cher Auditeur, sans sortir de vous-même! et combien ne pourrais-je pas vous y en faire remarquer encore! Avez vous jamais réfléchi sur ce sens merveilleux de la vue qui vous procure tant de jouissances? Quoi de plus petit que votre œil? quoi de plus vaste et de plus varié que le spectacle qui s'y retrace continuellement? Quelle incroyable multitude d'objets s'y peignent à la fois, et sans confusion, avec leur grandeur, leurs proportions, leurs couleurs, leurs situations et leurs distances! La terre, le ciel et les mers, ne sont pas trop étendus, pour y être contenus ensemble. L'univers entier se place, pour ainsi dire, à l'aise et au large, dans ce point presque imperceptible. Qui peut avoir l'intelligence de pareils ouvrages, si ce n'est celui qui a créé le monde, et qui a fait l'œil de l'homme pour contempler ce vaste et magnifique tableau? L'ouïe et la parole offrent-elles des phénomènes moins étonnans? Qui nous expliquera, mes Frères, ce qui se passe ici, au moment où je vous parle, et où vous m'écoutez? Quelle est cette prodigieuse variété d'inflexions et de mouvemens que forment, presque à mon insu, ma voix, ma langue et mes lèvres, pour produire tous ces sons qui se pressent, et sortent si rapidement de ma bouche? Quelle est la force qui les trans-

porte, en un clin d'œil, à toutes les extrémités de cette enceinte? quelle est cette inconcevable multiplication, par laquelle chacun de ces sons, quoique unique, est présent à la fois sur autant de points qu'il y a d'auditeurs assemblés, puisqu'il entre tout entier, et en même temps, dans l'oreille de chacun de vous? quelle est enfin la liaison surprenante de ces sons grossiers et matériels, avec les pensées, les émotions et quelquefois les transports qu'ils font naître dans les âmes, à mesure qu'ils se succèdent? O homme, vous êtes incompréhensible à vous-même: ce que vous éprouvez tous les jours, ce que vous faites le plus naturellement et sans effort, ce que vous portez au-dedans de vous, ce que vous êtes, ce sont autant d'énigmes pour votre faible et superbe raison. Venez nous dire après cela, qu'il ne saurait y avoir en Dieu de secrets qu'elle ne pénètre.

Si maintenant vous sortez de vous-même, quels autres abîmes de tous côtés, non-seulement dans ces espaces immenses des cieux, où roulent, à des millions de lieues au-dessus de nos têtes, des corps d'incommensurable grandeur, dont chacun est un monde; mais dans le moindre atôme de matière, que vous foulez à vos pieds, puisque vous ne savez pas même ce que c'est que matière ni qu'atôme! Quels abîmes, non-seulement dans les profondeurs de l'océan, que vous ne pouvez sonder; mais dans le grain de sable qui est sur ses bords, et que vous ne sauriez définir! Quels abîmes, non-seulement dans cette fécondité presque infinie de la terre, qui vous confond; mais dans une simple graine, dont vous ne concevrez jamais la reproduction, le plus commun des phénomènes de la nature! Quels abîmes dans la formation et l'instinct du plus vil animal, dans la structure et les mœurs d'un insecte! Tout ce qui est autour de vous surpasse votre intelligence: l'air que vous respirez et qui vous fait vivre, le temps qui règle vos occupations et qui mesure votre existence, cette lumière du jour que non-seulement vous voyez de

vos yeux, mais par laquelle vous voyez tout le reste : autant de choses indéfinissables pour vous. Il n'est rien dans l'univers, dont le fond et l'essence ne vous échappe : *Intellexi quod omniun operum Dei nullam possit homo invenire rationem...*, et *quantò plus laboraverit ad quærendum tantò minus inveniat. Etiam si dixerit sapiens, se nosse, non poterit reverire* (1). Je ne demande donc plus, s'il existe des vérités incompréhensibles à l'homme; mais je demande s'il existe une seule vérité, même dans l'ordre physique et naturel, qui ne soit incompréhensible par quelque endroit; je demande si l'on peut nommer une science, sans excepter même celle du simple calcul, qui n'ait ses obscurités et ses mystères, où l'esprit humain s'arrête et reconnaît ses limites. Que sera-ce donc des sciences surnaturelles et des choses divines? comment un esprit trop borné pour embrasser même ce qui a des bornes, embrassera-t-il ce qui est essentiellement et en tout sens infini? Vous n'en êtes donc pas même aux premiers éléments de la véritable philosophie, vous qui n'avez évidemment réfléchi sur rien, vous qui souriez avec dédain au seul nom de mystère, et qui semblez ne pas concevoir qu'un philosophe puisse admettre comme vrai ce qu'il n'est pas en état de comprendre. Ecoutez le coryphée de nos sophistes incrédules, ce fameux citoyen de Genève, qui a élevé si haut les droits prétendus de la raison, et que vous aimez à citer comme un oracle. Il vous dira que « des mystères impénétrables nous environnent de toutes parts... », que nous nous ignorons nous-mêmes; que nous ne connaissons ni notre nature, ni notre principe actif...; que cependant notre folie est de vouloir tout pénétrer, tout connaître; qu'il n'est qu'une chose que nous ne savons point, c'est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir (2). » Il vous dira encore ailleurs, que « le monde intellectuel est plein

(1) Eccl. VIII, 17.

(2) Emile, ou de l'Education.

de vérités incompréhensibles, et pourtant incontes-
tables (1). » Il n'est pas un de nos écrivains impies
qui ne fasse le même aveu, en des termes non moins
formels (2).

Or, c'est ici, mes Frères, que ces faux sages, toujours opposés à eux-mêmes, portent la contradiction jusqu'au prodige. Car, tout en avouant que l'incompréhensibilité est commune à toutes les œuvres de Dieu, ils nient que la religion puisse être une œuvre de Dieu, parce qu'elle a des dogmes incompréhensibles. « Non, s'écrient-ils dans leur langage arrogant et amphatique, le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu de ténèbres, mais de lumière; tout ce qui vient de lui doit être clair, lumineux, intelligible (3). » — Mais, ô les plus inconséquens de tous les hommes! de qui viennent la nature, la vérité, la science, si ce n'est de ce même Dieu? comment donc la nature, les sciences, toutes les grandes et hautes vérités, sont-elles, comme vous venez d'en convenir, enveloppées d'ombres impénétrables à notre intelligence? Dieu est-il un Dieu de ténèbres, parce qu'il ne nous donne pas des lumières égales aux siennes, et qu'en nous montrant ce qu'il nous est utile de connaître, il ne lève pas, au gré de notre orgueil, tous les voiles qui couvrent les secrets de sa profonde sagesse? — « Non, non, poursuivent-ils, avec un redoublement d'arrogance, Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut nous imposer l'obligation de croire ce que nous ne saurions comprendre. Ce

(1) Lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert, sur le théâtre, note 1^{re}.(2) Nous pesons la matière, nous la mesurons, nous la décomposons; et au-delà de ces opérations grossières, si nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuissance, et devant nous un abîme. — Que de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé d'admettre en géométrie! conçoit-on deux lignes séparées, même seulement d'un pouce, qui s'approchent toujours et ne se rencontrent jamais? (*Pensées de Voltaire.*)

(3) Emile.

serait exiger le sacrifice de notre raison, sacrifice absurde, impossible. — Etrange bizarrerie! l'homme croira, sur le témoignage d'autres hommes, une foule de vérités qu'il ne comprend pas; et sur le témoignage de Dieu, il ne pourra rien croire qui ne lui soit évident et démontré d'ailleurs! O philosophes, écoutez-moi. Vous exigez que vos enfans vous croient, lorsque vous leur enseignez des choses intelligibles pour vous, mais incompréhensibles pour eux; parce que, dites-vous, la raison naissante de l'enfant doit céder à la raison plus forte et plus mûre de l'homme fait: rien de plus juste. Vous exigez que l'ignorant croie, sur l'autorité des savans, contre le témoignage de tous ses sens, et une sorte d'évidence physique, que la terre, qui lui semble immobile, ne cesse de tourner sur son axe, et l'emporte lui-même avec elle, dans un mouvement d'une incroyable rapidité, qu'il ne sent pas, et dont tout lui paraît démentir l'existence, vous ne lui permettez à cet égard ni objection ni doute, parce que, dites-vous, la raison peu éclairée de l'homme sans études, doit fléchir devant la raison savante de l'astronome et du géomètre: et en cela je suis d'accord avec vous. Vous exigez que l'aveugle croie, sur la parole de ceux qui ont des yeux, tous les phénomènes de la lumière, de la perspective, des couleurs, dont il ne peut avoir aucune idée, et qui ne se présentent à son esprit que comme d'inconcevables paradoxes, parce que, dites-vous, tous les motifs d'incrédulité que la raison peut suggérer à l'homme qui ne voit pas, tombent devant les assertions positives et unanimes de tant d'hommes qui voient: et je ne puis qu'applaudir à cette conclusion. Mais, lorsqu'après avoir jugé vous-même que, dans ces cas et une foule d'autres, c'est une nécessité pour l'homme, malgré les invraisemblances ou les impossibilités apparentes qui le choquent, de soumettre son intelligence à celle de ses semblables, vous niez qu'il doive la même déférence et la même docilité à l'intelligence souveraine et

seule infaillible de Dieu: lorsque vous refusez de reconnaître, qu'en science et en lumière, l'Etre infini l'emporte bien plus sur le mortel même le plus éclairé, que l'homme fait ne l'emporte sur l'enfant, qui voit sur l'aveugle, ou le savant sur l'ignorant: je le confesse, votre aveuglement et votre inconséquence sont, à mes yeux, le plus grand des mystères; et si c'est là ce que vous appelez philosophie et sagesse, c'est ce que j'appelle, moi, non-seulement audace et impiété sans excuse, mais stupidité et folie qui ne se peuvent comprendre. Le bon sens le plus commun nous dit que quand l'autorité de Dieu est citée à l'appui d'une doctrine, il n'y a plus qu'une seule question à examiner, celle de savoir s'il est vrai que Dieu ait parlé. Car si la révélation est de lui, quelques difficultés ou obscurités qu'elle nous présente, tous nos argumens contre elle sont aussi insensés, que le seraient les argumens d'un aveugle contre les couleurs, ou d'un sourd contre les sons et la parole. Or, que Dieu ait parlé dans la révélation chrétienne, c'est un fait démonstrativement prouvé à la face de l'univers, depuis plus de deux mille ans. Les preuves elles-mêmes sont des faits sensibles et palpables: les prophéties et leur accomplissement sont des faits; les miracles sont des faits; les témoignages de tant de milliers de martyrs sont des faits; la conversion de tout le monde civilisé est le fait le plus éclatant qui fût jamais; la conservation de l'Eglise, depuis dix-huit siècles, au milieu des assauts toujours renouvelés et toujours impuissans de l'enfer contre elle, est un fait visible et permanent, dont soixante générations et tous les peuples de la terre sont témoins. Ces faits sont-ils vrais ou faux, certains ou douteux? voilà ici toute la question. S'ils sont incontestables, tout est décidé: le christianisme est une religion divine, et ses incompréhensibles mystères sont les secrets adorables d'une sagesse infinie, devant laquelle il convient à notre faible raison de se prosterner et de s'anéantir. S'ils sont faux, que